

ARRÊT DE JEU

Je vais apprendre à avoir froid.

*J'ai lu la comédie et j'ai vécu le drame
Ce qui reste de moi, je ne le sais plus bien,
Vous seul pourrez, seigneur, reconnaître mon âme
Dans tous ces corps d'emprunt qui se sont faits le mien.*

Les rôles que nous jouons sont de papier. Nous chiffonnons l'un pour défroisser l'autre. Nous sommes des don Quichotte émerveillés, livrant bataille à l'ennui. Nous guerroyons sur toutes les scènes, archers fidèles, mots tirés aux cœurs des spectateurs, mots fléchés que l'on aime. Nos personnages sont immortels mais nous sommes plus fragiles que la soie de leur costume.

Il y a quelque temps j'ai lu *Papa* de Huidobro et voulais vous l'offrir. *Il n'a jamais cherché les applaudissements ni les approbations pour ses actes et ses œuvres. Au contraire, on aurait dit que chaque fois qu'on l'applaudissait trop, il commençait à douter de lui-même...*

Il m'a semblé que j'étais finalement un chercheur, sans me trouver naturellement, et que le corps, fatigué de cette recherche impossible, un jour est tombé pour que je m'approfondisse. J'avais une vocation, celle de m'élever au-dessus de l'ordinaire, d'une vie conventionnelle, une vie d'horloge. Et maintenant que le corps s'affaissait, il fallait envisager la vie autrement, regarder autrement, vivre, simplement vivre.

Je me pose parfois la question de savoir si le théâtre a un sens. C'est imbécile. S'il en a un, c'est bien le partage de cette mise en harmonie. Quel est le sens d'un sport extrême, une ascension sur la face nord de l'Eiger? Les

réponses les plus absurdes fusent et par les protagonistes eux-mêmes : aller au bout de soi-même. C'est quoi le bout de soi-même, il est où ? Et une fois au bout, vous allez où, vous avez vu quoi ? En revenant, la question est : que reste-t-il à partager, quelle reconnaissance de soi, quels voyages souterrains, essentiels, avez-vous accomplis sur les pentes mortelles de glace et de neige ? Il faut que ça en vaille la peine. Au théâtre aussi, il faut que ça en vaille la peine, et la réponse est que cela en vaut la peine.

Je ne vous raconte rien de ces jours à l'hôpital, rien de cette longue convalescence. Je ne vous raconte rien de cette nouvelle vie qui n'aura de sens que le jour où je vous apercevrai. C'est un long travail que de renaître, d'échapper peu à peu à la cécité et à la surdité, de poser un autre regard qui me permettra de vous reconnaître. Il y a tout ce temps où je me remets en ordre, où je recentre ce qui m'a semblé s'être dispersé. De nouvelles pages s'écrivent. Le destin avait d'autres projets, il s'est amusé à me berner avec les apparences et, maintenant parfaitement insaisissable, il demande l'acceptation sans résignation.

C'est bon d'être vivant, d'aimer nos corps que l'on négligeait et qui soudain vous sont si précieux, nos corps que l'on regarde enfin. Ces corps qui défèquent, vomissent et pourrissent comme il se doit, qui rejettent, se tordent, se convulsent dans la douleur comme en amour. C'est un drôle de voyage, le plus immobile de tous et le plus turbulent. Il faut s'explorer et desserrer les nœuds l'un après l'autre.

J'ai pleuré toutes les larmes du monde, la grande lessive en somme, larmes d'apaisement, d'abandon.

Vous aimerai-je telle que vous êtes, la petite fille multiple en vous ? Je vous aime deux fois, celle que j'ai inventée et celle qui sera, puisque j'attends ce rendez-vous que vous ne soupçonnez guère. Dépêchez-vous, madame, il est temps, je crois. Oserais-je vous dire que la maladie sans l'amour, c'est déjà la mort.

Je suis en arrêt de jeu, sur le dos, paupières closes.

Il ne se passe rien sous les draps, rien. Est-ce bien à vous que je dois dire ça? La chair anéantie s'est tue, la vie du vêt est morte. Il me souvient que j'aime une absente. C'est facile d'aimer une absente. Tout est possible, même la paresse, l'oubli. On s'en sert quand ça nous arrange de cet amour-là. Mais il manque de chair, de seins, de fesses, d'entrecuisse à dévorer. Je voudrais des frôlements agaçants, des pulsions. La vie pour un homme, c'est aimer, pleurer, rire, c'est vouloir foutre, c'est être en vigueur du corps. Aimer ce n'est pas réfléchir, c'est agir, rythmer le souffle et se noyer, s'imprimer l'un l'autre en murmurant je t'aime. Alors l'amour triomphe et plus rien n'a d'importance. J'exprimais la vie en d'autres corps, je m'échauffais jusqu'à l'éboulement, l'onde de choc. Je prenais furieusement, avec rage et impuissance. Vidé, égaré, l'homme abasourdi revenait déjà de la mort et se tournait vers vous. Quand la tourmente sera passée, dites-moi qu'elle va passer, nous serons l'un contre l'autre. Je vous caresserai pour exalter les sens, tous les sens. Je sais que la vie reviendra, impatiente. Je banderai, le cœur éperdu, l'âme folle.

Il ne faudra pas oublier les gestes, même esquissés, qui disent la tendresse, les gestes si souvent négligés, oubliés comme un repli du cœur. Je serai encore un peu maladroit mais vous allez m'aider, mon amour.

Je sais que vos mains, fines, élégantes, déliées, sont une harmonie, une musique. Elles dessinent dans l'espace l'orbe insaisissable, c'est une chorégraphie du geste. Elles se posent avec la délicatesse d'un souffle sur vos genoux, s'envolent avec grâce pour saisir ma lettre, l'ouvrir et la tenir comme la plus précieuse découverte de notre vie. Cette main qui repousse une mèche de cheveux, reste suspendue pendant que vous lisez, attentive, les mots sacrés d'un parfait inconnu. Votre regard dit que vous le reconnaissez, ce voyageur infatigable qui a fini par s'arrêter dans

votre jardin. Ce léger pli n'est pas encore un sourire, mais un étonnement, et ce sont vos mains qui trahissent votre plaisir. Elles jouent l'une et l'autre une mélodie très romanesque que vous seule entendez. Elles sont une projection fébrile de votre cœur. Celle qui tient la feuille ne cesse de caresser de l'index les mots pressés qui vous sont adressés. L'autre finit par se poser comme un oiseau sur votre ventre pour bien mesurer que vous êtes consentante. Et si je plaçais pour affirmer que tenir une main est plus chaleureux, plus bouleversant que de feuilleter un ouvrage sur l'irréparable solitude de l'homme? J'ai une mâchoire accrochée au ventre, une douleur puissante, froide. Je suis seul devant le gâchis et l'orgueil responsable, la vie arrêtée nette au bord de l'abîme, la chair au-dedans déchirée. Mais le cœur cogne. Il me semble, mon amour, que la vie se révolte.

Je commence juste à apprendre, laissez-moi un peu de temps.

Quand nous nous verrons, je serai ce que je dois être, ce que je suis et que je connais mal. Peut-on trop aimer une femme ou un homme jusqu'à ne voir d'elle ou de lui que ce que l'aveuglement nous laisse, ce que l'on veut aimer en l'autre absolument, quitte à le repeindre? Trop aimer étouffe l'instinct, pourtant je vous aime. Je vous aime parce que j'ai besoin de vous. C'est un aveu d'égoïste bien entendu. Je vous aime parce que vous existez, j'en suis certain, parce que c'est vous, parce que c'est moi. Je n'envisage pas de continuer cette vie tumultueuse sans aimer. Je ne peux pas éternellement écrire à une ombre, sans lui dire, lui parler, et ne jamais avoir de réponse. Saurai-je vous rendre heureuse? J'ai tenté d'être heureux sans grand succès, ou de façon fragmentaire, alors comment faire pour l'autre. Je suis certain de vous reconnaître, même aveugle.

Parfois, quand le rappel de la torture chirurgicale frappe pour m'immobiliser, c'est la douleur qui ne veut plus que

l'on martyrise le corps et qui demande un peu d'attention pour se faire oublier. Durant ces longues heures à l'hôpital, sur mon lit, quand il n'y a rien à faire d'autre que de tenter de calmer la tempête derrière mon front, essayer de ne pas se laisser envahir par la souffrance, alors je ferme les yeux et je vous visualise. C'est un beau voyage et un moyen très efficace pour mettre la douleur au repos. J'ai imaginé jouer un aveugle égaré au bord de la vie, en danger de mort naturellement. Chaque fois je rêve qu'une main prend la mienne pour me faire traverser la rue. C'est la vôtre. Je reconnais votre voix, votre parfum. J'ai le regard étrange des malvoyants, un regard qui écoute, fixant un point imaginaire et voyant tout de vous, un ensemble de vous. Nous franchissons ensemble la rivière d'asphalte et de l'autre côté je garde votre main un peu plus longtemps que nécessaire. Vous me demandez si tout va bien maintenant et si je peux me débrouiller sans vous. Non, bien sûr! Ça vous fait rire. Puis, avec une ombre de tristesse sur mon visage – c'est très facile pour un acteur de jouer la tristesse –, je vous dis doucement: oui, bien sûr. Je laisse tout de même quelques points de suspension, peut-être même des points d'interrogation comme si bien évidemment j'avais besoin de quelque chose. Bien sûr que j'ai besoin de quelque chose, j'ai besoin de vous. Mais vous n'êtes pas quelque chose, vous êtes toute une histoire que je dois vivre pour le meilleur. Peut-être le devinez-vous puisque vous hésitez à me laisser. Vous êtes pressée? dis-je comme si vous étiez déjà à quelques pas de moi. Je lève mon bras, un peu perdu, en recherchant la direction dans laquelle vous êtes partie. Je finis par toucher votre épaule puisque vous êtes encore là. Oh! Pardon. Je vous sens un peu troublée et vous répondez je suis là. Ça me ravit cette petite voix étonnée d'elle-même qui dit je suis là.

Nous bavardons un temps. J'ai le regard immobile, pas question de tourner les pupilles à droite ou à gauche, ce serait dévoiler la supercherie. Je suis très concentré sur le

nouveau personnage que j'interprète. J'ai le visage légèrement tourné vers vous, mais je regarde à côté de vous tout là-bas, et je vous observe. Si vous venez dans mon regard, je vous traverse, je suis au-delà. Je vous offre un verre pour vous remercier? Euh, je ne sais pas. Moi je sais que vous savez. Vous me regardez comme on regarde un homme, pas un aveugle, un homme différent car je suis différent bien entendu. Cinq minutes alors. Je vais m'arranger pour que ce soient cinq minutes exceptionnelles. Vous riez, je vous vois. Je reste le regard fixe, c'est très fort, mais les yeux un peu moins ouverts pour ne garder que le bleu. Je souris, il paraît que j'ai un beau sourire. Je voudrais être un aveugle séduisant. Je ne sais pas jusqu'où je pourrais jouer avec vous. Vous me guidez? Bien sûr! Je vous tiens l'épaule et je vous suis aveuglément. Je le dis sans rire et vous ne savez que dire. Je me pose là où vous me placez, je suis très adroit, je tâtonne le dossier de la chaise, je caresse doucement le rebord de la table et je m'assieds droit, prudemment, comme n'importe quel malvoyant. Je suis aveugle depuis longtemps et j'ai le geste sûr. Je ne suis pas perdu puisque vous êtes là.

Pour la première fois je suis un aveugle qui voit, qui découvre, s'attendrit. Je suis l'homme nouveau, extralucide. Je vois ce qui n'était pas visible pour moi. J'apprends à regarder, à tout saisir de vous et ce qui vous entoure. Je suis l'aveugle d'avant qui voit. Je crois que c'est mon plus beau rôle. Vous y croyez terriblement à cet aveugle qui fait la cour à une femme qu'il ne voit pas. Nous avons un don, les aveugles, savez-vous? Lequel? me demandez-vous. Celui de faire le portrait de celle que l'on ne voit pas. C'est un sixième sens. J'ai entendu votre rire et je peux dessiner votre bouche, dire que vous avez des dents parfaites ou presque, que vos yeux sont gais, que vous avez l'air d'une petite fille qui ne sait comment achever ces cinq minutes que vous m'avez accordées. Bien sûr il y a un silence, le silence qui suit certains mots révèle le sens profond, caché, des mots qui précèdent.

Pendant ce temps je tourne la tête avec mon regard d'aveugle pour mieux vous voir dans la glace, cette part de vous occultée. Que faites-vous? Nous parlons beaucoup et je ne sais toujours pas vraiment quelle est votre activité en dehors d'aider les aveugles à traverser la rue. Et vous? Pardon! Pourquoi? Je ne vois pas mais j'écris, je dicte. Avant, il y a longtemps, peut-être dans une autre vie, j'étais cinéaste, acteur, je ne sais plus. Vous essayez de me reconnaître, mais vous n'habitez la France que depuis peu, heureusement pour moi. Je suis inconnu de vous, tout le travail reste à faire. Je suis très excité à l'idée que vous m'avez trouvé. Vous êtes là, devant un thé noir, très noir comme vous l'avez demandé, et moi un café très très serré, noir aussi bien sûr, et sans sucre. Nous dévoilons nos prénoms, le mien est si dur à côté du vôtre qui est un prénom d'ailleurs, un prénom de miel et d'épices. Je ne veux pas être trop curieux la première fois. Je laisse l'exotisme de ce mystère faire son travail. Vous êtes châtain foncé, cheveux longs, bien faite, beaucoup de charme. C'est vous. Vous tentez de clore ce tête-à-tête à plusieurs reprises, mais sans conviction, je le vois bien, ne trichez pas. Vous regardez mes mains, mon visage, vous m'explorez.

Le plus difficile pour moi est ce moment où vous vous attardez au bord de mes yeux. J'ai furieusement envie de vous regarder, de m'approcher de votre bouche. Mais c'est impossible, je suis aveugle. Pourtant il serait parfaitement justifié que je vous embrasse puisque je vous connais depuis si longtemps. Mon amour n'est pas récent, soudain, ce n'est pas un coup de foudre, je vous aime et nous avons passé tant de nuits ensemble bien que vous ne le sachiez pas encore. Je résiste, c'est un rôle difficile, jubilatoire pour l'esprit mais physiquement très difficile, vous ne pouvez pas vous en rendre compte, je le conçois. Je ne peux plus reculer, je suis aveugle passionnément. C'est un joli piège très séduisant dans lequel je suis tombé et vous aussi. Une

peur naît de voir la scène s'achever. Le temps s'étire comme dans un conte. Et voilà que vous dites une banalité : bon, il faut que je m'en aille – ce qui prouve bien votre désarroi –, et je réponds : comme vous le souhaitez, j'ai déjà beaucoup abusé de vous. Vous vous préparez à payer, à partir. Je ne remarque rien évidemment et j'attends qu'il y ait un bruit de monnaie. Non, je vous en prie, non, je vous offre ce thé noir que vous avez oublié de boire. Comment le savez-vous ? Je n'ai pas entendu votre tasse. Vous ne l'avez jamais reposée puisque vous ne l'avez jamais prise. Puis-je vous reparler un jour ?

Je n'ai pas la force de briser le charme de ce qui nous rend complice, déjà. Peut-être que mon aveuglement sur vous est à son comble. Comment accepter de retrouver une vue du quotidien, un regard ordinaire happé par mille choses inutiles ? Je tiens bon. Pourquoi pas, si ça vous amuse, me dites-vous un peu surprise par votre réponse. Oui, cela m'amuse énormément, j'aime votre main, celle qui m'a guidé en traversant la rue. Je suppose que l'autre doit lui ressembler ? Puis-je m'en assurer ? Vous hésitez un instant puis vous posez votre autre main sur la mienne, celle que j'ai laissée consciencieusement sur la table, tout à fait à votre portée. J'espère que le petit frisson que je viens d'avoir, un frisson de plaisir, ne s'est pas remarqué. Je vous demande comment puis-je faire pour avoir le bonheur de partager un autre fragment de votre temps. Je ne suis pas joignable, je vous appellerai. Je n'ose pas, pour la première fois m'étonner que vous n'avez pas de téléphone, enfin, que vous ne souhaitiez pas me le communiquer. Cela ajoute beaucoup au mystère de notre rencontre, celui de votre vie dont vous ne m'avez rien dit, puisque chaque fois vous avez adroitement esquivé les réponses. C'est drôle, vous n'inventez pas. Dans quel institut êtes-vous ? Je vis chez moi, j'y travaille, je reçois des amis, des femmes parfois. J'ai bien vu dans votre regard que ce que je venais de dire était inutile. Pardon ! Je vous donne mon numéro,

je suis, moi, très facilement joignable. C'est très remarquable que vous ne l'écriviez pas sur un vulgaire morceau de papier, mais dans votre carnet, d'où cette très vive palpitation de mon cœur. Je vous accompagne quelque part? Non, je vais rester un peu avec un autre café très très serré pour fouetter ma grande émotion et je contemplerai votre absence jusqu'à ce que vous soyez de retour dans ma vie. Vous riez avec une tendresse que j'aime et qui m'émeut. Je vous laisse filer, mon regard d'aveugle restant dans la glace où je peux facilement vous suivre jusque dans la rue. J'espère bien évidemment que vous allez vous retourner et avant que vous ne traversiez la rue votre visage vient me chercher. Je n'ai plus qu'à prier que vous n'attendiez pas trop pour m'appeler. Il faut simplement préparer la prochaine rencontre. Aurai-je miraculeusement retrouvé la vue ou bien, heureux dans le rôle de l'aveugle, est-ce que je continuerai la performance?

C'est un exercice délicieux que je renouvelle chaque fois que la douleur s'impatiente. Il m'arrive de modifier le scénario et même de le prolonger puisque c'est la suite qui sera notre histoire.

J'aimerais aller au musée. Vous laissez un temps en point d'interrogation. Oui, pourquoi n'aurais-je pas le droit d'admirer mes toiles préférées? Mais... Mais vous me raconterez. C'est à travers vous que je pourrai m'émerveiller. Il y a si longtemps que je n'ai vu de la couleur. A l'autre bout du fil vous restez silencieuse. Alors? C'est d'accord? Bon... Rendez-vous devant Orsay à onze heures. J'y cours mais dès le pont Royal je redeviens aveugle pour mieux voir. Je ne tiens pas à arriver trop en avance. Voilà, j'y suis. Je fais semblant de ne pas vous voir, forcément. Je fais celui qui attend avec une canne blanche et le regard qui écoute. Vous m'apercevez, vous venez vers moi, je me place de profil, presque de dos ostensiblement. Vous m'appellez par mon prénom, je me retourne vers d'autres voix. Je souris. Je vous donne le bras? C'est vous qui le

prenez, je suis contre votre corps, je sens les mouvements de vos hanches. Escaliers roulants, couloir, beaucoup de monde. Je vais prendre les tickets. De ma poche j'en sors deux. J'ai un ami qui travaille pour les musées. Oh! Que j'aime votre main, votre bras, que j'aime vous frôler mon amour. Cela fait si longtemps que je vous attends, si longtemps. Que voulez-vous voir, enfin, que je vous décrive?

Peu importe, c'est vous le guide, j'irai là où vous aimerez être. Les impressionnistes vous conviennent? Commençons par là. Parfois je heurte volontairement des épaules, je travaille le rôle. Si mon guide est attentif, ce n'est pas toujours facile de tout prévoir et si je peux ne pas éviter un banc ou un bout de mur, je n'hésite pas. C'est elle qui se confond en excuses. Je suis aux anges. Elle redouble d'attention, par ici, à gauche, tout droit, il y a une petite marche, nous y voici. Je ne sais pas si je pourrai réussir cet exercice, me dites-vous en souriant à vous-même puisque je ne vous vois pas. Oh! Oui, bien entendu, je vais repeindre mon brouillard grâce à vous. Je ne peux pas tout vous raconter, il y en a pour des heures. Ça ne me déplaît pas mais je suis charitable et nous allons faire un jeu. Je fais le tour de la salle avec vous, je m'arrête au hasard et vous me décrivez le tableau qui est en face de nous. Il y a Gauguin bien sûr, Van Gogh, Sérusier, mais aussi Eva Gonzalès et sa "loge de théâtre". Vous aimez tellement le théâtre.

C'est merveilleux de voir ce que vous voyez comme moi et que vous me décrivez comme je ne l'aurais pas fait. C'est merveilleux de vous apprendre, de partager. Votre regard et le mien ne perçoivent pas la même chose. C'est amusant. Cela prépare un terrain très fertile pour le jour où je ne serai plus aveugle. Plus tard, quand un peu fatigués nous traversons une salle, je m'arrête. Asseyons-nous un peu. Y a-t-il une banquette? Oui, puisque je l'ai vu. Quel est le tableau devant nous? Nous ne sommes plus chez les impressionnistes, c'est un peu avant. Laissez-moi deviner, l'école de Barbizon, Rousseau, Corot, euh, Delacroix? Non! Millet?

Non ! Décrivez-le-moi je vous prie, si vous n'êtes pas trop lasse, c'est la dernière fois. Je peux avoir votre main ? Vous profitez de votre avantage de malvoyant. Oui, un peu, c'est mon privilège. Alors, ce tableau ? Vous ne me donnez ni l'auteur ni le titre, seulement ce que vous voyez. C'est très pervers de ma part, je reconnais, mais quel beau moment que ce choix des mots, ces hésitations, ce trouble, cette rougeur que je vois et qui ne vous dérange pas puisque je ne la vois pas. Je suis extrêmement concentré. Mon écoute à travers la fixité de mon regard est intense. J'ai vraiment droit à un prix d'interprétation. Je vous embrasse la main, je la garde. Vous êtes mon origine du monde.

Bien évidemment, l'hôpital n'est pas le lieu idéal pour une méditation. Il arrive que mes séances d'auto-hypnose soient bousculées par des entrées intempestives qui ont la faculté implacable de vous chasser. Comme on est très compréhensif dans ce service, j'ai l'autorisation de mettre une petite feuille blanche sur la porte avec "Ne pas déranger avant seize heures". J'ai la malice d'y ajouter "Je suis au musée, où, pendant l'heure du repas je déjeune avec mon amour dans un petit restaurant iranien de la rue des Entrepreneurs".

Ayant enfin retrouvé mon appartement, je peux, après avoir coupé le téléphone, reprendre mon rôle d'aveugle. L'avantage de cette thérapie, vous l'aurez compris, est double. D'une part c'est un merveilleux moyen d'atténuer la douleur, et d'autre part celui de vous rejoindre où bon me semble et dans les situations les plus invraisemblables mais qui conviennent à ma douleur.

M'ayant avoué que vous adoriez le théâtre, j'ai, sans réfléchir, sauté sur cette belle occasion de vous demander de m'y conduire pour y entendre la pièce de votre choix. Ce n'était pas une bonne idée, impossible de me déguiser et d'y apparaître incognito. J'ai bien tenté d'éviter l'administrateur,

qui est pourtant rarement dans le hall d'entrée, mais le regard qu'il jeta sur moi me fit saisir qu'il m'avait reconnu. Qu'allais-je faire? Rien bien évidemment que serrer plus fortement votre bras et jouer au mieux. Je sais qu'il me suivait du regard jusqu'à venir dans l'allée centrale pour vérifier qu'il n'avait pas la berlue.

A l'entracte il est venu me voir pour me saluer courtoisement. J'ai même imaginé un dialogue parfaitement stupide mais que je vous livre tout de même, vous devez tout savoir de moi. Je suis Hervé, l'administrateur, je suis vraiment désolé de ce qui vous arrive. Oh! Bonsoir. Je continuais à fixer le rideau fermé avec une écoute attentive. Je ne savais pas que vous aviez eu... Vous semblez... très en forme malgré ce handicap. Oui, je suis très heureux comme ça, c'est vraiment formidable vous savez, je vois les choses tout autrement. Dans ces moments-là il est important d'être soutenu. Oui, je vous présente ma compagne qui est absolument merveilleuse. Il repartit en reculant, totalement abasourdi. Bien évidemment c'était une confirmation de ma cécité et vous n'en étiez que plus troublée puisque vous découvriez que finalement je devais être un acteur de théâtre un peu connu. Je ne savais pas comment éviter le regard des spectateurs qui, pour être des habitués du théâtre, me reconnaissaient. J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt la pièce tout en voyant parfaitement ce que faisaient les acteurs. J'ai soigneusement évité de porter quelque jugement que ce soit pour éviter les impairs. Je me suis efforcé de ne pas rire sur un comique de gestes mais de manifester ma joie sur une bonne réplique.

Le plus délicieux de cette séance fut que vous vous êtes penchée vers moi à plusieurs reprises pour me chuchoter ce que je voyais très bien. J'acquiesçais avec bonheur, puisque votre souffle, votre haleine chaude me caressait l'oreille et le visage. Je sentais votre parfum, j'en profitais, le plus souvent que je pouvais. Sans déranger les spectateurs derrière moi, je me penchais vers vous pour savoir ce qui se

passait sur la scène. Je le faisais lentement, avec beaucoup de délicatesse, et pendant que je regardais l'action que vous me décriviez, je prenais votre main. Ce fut le meilleur moment de cette séance d'hypnothérapie qui cessa dès la fin des applaudissements, nombre de gens venant m'apporter leur généreux soutien. Je n'ai pas su comment me dépatouiller de cette situation et j'ai abrégé notre sortie, surtout quand l'administrateur me proposa de nous raccompagner à la maison. C'était trop, une certaine angoisse ne facilitait pas le but recherché par ces visualisations, qui était de retrouver un peu de sérénité.

Je vous livre notre dernier rendez-vous.

J'ai tout arrangé, tout est prêt. Quel boulot pour ne laisser aucun détail révélateur. Rien ne doit me trahir maintenant que je suis aveugle du monde et tous regards pour vous. J'ai tout viré. Quand on renaît, il ne faut rien garder de l'autre vie. Vous sonnez, je vais ouvrir. Bonjour. Entrez, asseyez-vous. Je me déplace facilement, je connais mon appartement par cœur. Du thé noir? Oui. Je vais le préparer, me dit-elle en étudiant soigneusement la pièce dans laquelle nous sommes. Non, c'est prêt. Vous êtes très tolérante avec cette nudité et ce qui est peut-être pour vous d'un goût discutable. Je reviens avec le plateau, je m'assieds en vérifiant l'espace. Nous en avons des choses à nous dire. Je peux toucher votre visage? Vous savez que les aveugles voient avec le bout des doigts. Je vous frôle le front, le nez, la joue, les lèvres, doucement, c'est une étude approfondie. Vous ne bougez pas. Vous êtes oppressée, je le vois. Je suis si attentif avec mes doigts, je prends tout le temps de cette délicieuse exploration. Je laisse mes mains courtoises descendre sur vos épaules et de vos épaules jusqu'aux mains qui tremblent un peu. Vous avez froid? Non! Je vous sers un peu de thé? Oui. Je touche la tasse, la théière, comme je l'ai vu faire. Je suis très bon dans ce rôle. Vous m'arrêterez? Nous buvons en silence. Je vous

décris précisément. Vous êtes troublée. Moi aussi. C'est la première fois que vous rencontrez un aveugle? Oui, c'est étonnant, un autre regard pour moi, une attention inhabituelle. Je vais mettre un CD de Norah Jones.

– Vous dansez?

– Ici? Maintenant? C'est un peu étrange, non?

– Un homme et une femme qui dansent à l'heure du thé, rien de plus normal.

Vous êtes contre moi, nous sommes ivres, je le sens, de thé bien sûr et de nos parfums. C'est vous qui venez vers mes lèvres. Je le vois comme ça. Quelle victoire, n'est-ce pas?

Mais ce n'est qu'un rôle et je ne me reconnais plus. Ce n'est pas un personnage de théâtre qui souhaite avidement vous tenir dans ses bras, c'est un homme nu, sans costume aucun, sans texte appris par cœur, sans mise en scène longuement élaborée qui veut briser tous les miroirs pour découvrir derrière les éclats de sa vie la femme et l'amour qui s'échappent depuis si longtemps, la fiction dans laquelle je vis encore.

Il m'a semblé vous entendre murmurer que j'aime les femmes comme un misogyne qui ne reconnaît en elles que ce qu'il décide de leur attribuer, et non ce qu'elles sont vraiment. Mais c'est odieux, vous ne savez rien de moi. Vous êtes ma réalité et c'est dans l'aujourd'hui accepté que je vous verrai enfin. Je vous aimerai telle que vous êtes, non telle que je vous ai imaginée. Ce sera ma force et ma guérison. Je sais bien que mon avenir est un fil de soie fragile mais nous serons des funambules assez légers pour ne pas le briser.

Il faudra être vigilant, comme au théâtre, inventer chaque jour, ne pas laisser l'adversité prendre le pouvoir.

Saurai-je te révéler comme tu me révéles? Tu ne ressembles à personne et si j'ai cru te reconnaître ce n'était qu'en imagination.

Et puis, un jour, à la sortie d'une projection, j'ai vu un gros nuage noir qui venait de s'empaler sur la tour Eiffel. Il attendait un vent salvateur pour le délivrer.

Je suis entré dans le petit café d'en face et il y eut la grâce, aucun mot n'existe pour la décrire que celui-là, la grâce, c'est-à-dire la secrète harmonie.

Je vous ai reconnue, vous la parfaite, je veux dire parfaite inconnue.

Je me suis approché et je vous ai dit: j'ai beaucoup écrit, je n'avais pas votre adresse. Je vous donnerai tout cela si vous le souhaitez. Vous êtes dans ma vie depuis si longtemps. Je vous ai si longuement cherchée. Où étiez-vous, mon amour? Je vous ai cherchée dans le monde entier, dans la jungle amazonienne et philippine, les déserts chiliens, les mers rouges et bleues, les montagnes malgaches, les ports de ma jeunesse, les bars, les bordels, les soirées mortelles, les nuits de brèves jouissances, de dégoût, de colère. Je vous ai cherchée dans les aubes sans nuage, les aubes prometteuses, les aubes menteuses, les aubes merdeuses, les aubes de cafard noir, les couchers de soleil définitifs. Je donne tout cela pour un regard de vous.

Vous ne lirez que l'homme d'avant, pas celui que vous venez de rencontrer et qui ne sait pas lui-même encore qui il est. Aurez-vous la patience?

Ainsi commence ce jour le vrai voyage de ma vie puisque ce qui fut vécu n'était qu'un rêve effleuré.